

*Thierry Piras*

*Acheminement à l'acte du penser*

« Doute et miroir du vrai »



**Novembre 2017**

Thierry Piras - Psychanalyste

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

[www.enpasseanalytique.com](http://www.enpasseanalytique.com)

Douter, c'est s'inscrire dans l'hésitation entre deux choses, manifester une attitude d'indécision. L'incertitude s'installe face au choix, et face à ce qui pourrait déjà être de l'ordre de la recherche de vérité. La racine « duo » n'est pas très loin, et elle nous fait invitation à cette observation de ce qui ferait deux, voire opposition, confrontation ou association. Si le doute inscrit la valeur du questionnement quant à l'appropriation de certaines formes du réel, il peut aussi en être de son côté masqué, celui de l'obsession, de l'inaction, de l'angoisse. Dans le temps du doute, le jugement se perd dans les circonvolutions de la confrontation des propositions ou des interrogations sur la validité de telle ou telle chose. Comme l'interrogation classique, le monde extérieur existe-t-il au-delà de cette porte qui donne sur l'extérieur? Ou bien encore, mes croyances, voire mes certitudes quant à l'existence d'une chose, d'une idée, d'un « bout » de réel, sont-elles de nature du vrai ou bien de la horde du faux, de l'illusion, de l'erreur? (1) Il semblerait que celui qui doute aspire à être dans le vrai ; ou du moins dans l'acceptation d'un vrai indéniable. Le doute ne serait-il plus qu'une épreuve, s'il ne s'accompagnait pas de désespoir?

Se décider pour une orientation, opérer ainsi l'opération mentale de la désignation du choix tend à mettre en évidence le processus de penser qui conduit à l'élimination raisonnée de la notion même de l'erreur de la vérité et de la vérité de l'erreur. La représentation de la vérité et de l'erreur conduit à la nécessaire observation des mécaniques d'appropriation d'une validation du vrai par rapport au faux. Sans en oublier toute foi, que le faux du moment puisse devenir le vrai d'un autre temps. Quels seraient alors les critères d'évaluation du vrai, en dehors de toute croyance, de toute modélisation culturelle ou sociale? La science parviendrait-elle à toujours dépasser les contradictions d'une économie psychique dominée par l'inconscient? Si le doute questionne la capacité à l'appropriation d'une certitude, au sens d'une tranquillité au vrai, il n'en demeure pas moins qu'il étalonne l'examen des référents du pensant. Quand le doute s'installe dans l'esprit, il révèle en fait la capacité à la confrontation avec l'erreur ou ce qui peut

sembler tel. Le faux, au sens d'échec, d'erreur fait invitation raisonnée, ou il devrait le faire, à une relecture personnelle de ses propres référents. Il ne s'agit plus tant de l'élément choisi qui est en oeuvre, au sens d'une adéquation avec la vérité, mais ce qui se joue pour l'individu quant à sa capacité de penser le mouvement de la pensée. Je ne sais si l'erreur existe en soi, mais ce qui assemble l'individu à l'avancée c'est la lecture qu'il peut faire de ses réactivités à la confrontation des choix, tout comme à la diminution de l'angoisse du « mal faire ». L'erreur centre le pensant sur lui-même, sur sa capacité à faire dévoilement de ses mécaniques psychiques. Le doute mène la pensée à la confrontation avec ce qui serait de l'idéal au sens d'une sécurité quant au vrai. Je choisirai par exemple de croire en l'amour de cet individu, tant par l'observation des preuves identifiées et correspondantes à mes critères de validation, que par la satisfaction à la menée d'un objectif recherché, être amoureux et/ou aimé. Ce fameux duo, de cette dualité inscrite au coeur de tout doute, installe la nécessaire identification de ce « deux ». Le vrai, le faux s'annoncent en premier comme quanteurs d'un équilibre à un réel de la vérité. Mais derrière, n'est-il pas possible d'entrevoir l'ombre d'une autre dualité, celle de l'ignorant et du sachant. Celui qui opterait pour le choix du vrai, ou du moins de ce qu'il espérerait comme tel, est-il garanti d'en être de la vérité? Ses croyances sont-elles validées, ou remplacées par une certitude apaisée comme avec la foi du croyant?

La détermination d'un choix qui opère une désignation de l'un en place de l'autre, garantit-elle la corrélation au vrai? À supposer toutefois qu'un tel vrai peut même exister. Le vrai n'est-il pas encore une croyance? La recherche pathologique du vrai et l'obsession de l'erreur ne marquent-elles pas les difficultés de l'individu, non plus seulement au choix, ni à la raison, mais à l'être même (au sens de Parménide)? Quand le sujet s'instaure du choix entre A ou B, quand il se questionne pour avoir la certitude que sa pensée s'accrocherait à un « vrai acceptable ou indéniable », il est dans le doute de lui-même comme sachant, plutôt que dans le seul doute identifié d'un x en place d'un y. Mais en doutant, et en identifiant ce processus de pensée, en retour sur lui, et non plus sur ses extérieurs, il met en oeuvre ce chemin du processus de révélation qu'est

l'expression du jugement. La construction d'une affirmation, même erronée installe l'individu dans la rupture avec le non-mouvement. Si le doute est moteur du penser, il va contribuer à la construction d'un renforcement de l'identité. Si le doute n'est que l'annonce de l'angoisse et du désespoir, il devient tout autant révélateur d'une identité celle des conflits psychiques, de troubles au manque. Le doute n'aurait de valeur dans une dialectique de l'acte de penser que s'il se transcende en axe de dévoilement et non plus seulement comme quanteur d'immobilisme. Le doute peut s'extraire du concept de choix et même de croyance, quand son porteur ne s'en tient plus seulement à la dimension de l'être au monde, mais à ce qui le fonde dans l'essentiel de ce que Parménide désignait sous cette conjugaison spécifique du verbe être. À la troisième personne du singulier, sans réduction, ni par la présence d'un substantif, ou pronom personnel, mais simplement et notamment par ce

« ἐστὶ » qui claque au vent comme l'étendard d'une identité première et vitale : « est ». Le doute ne serait-il en fait qu'un certain révélateur de cette dimension de l'être? Ou bien douter introduirait-il le pensant dans cette dimension du sachant qui le mène à une flexibilité de la pensée quant au vrai et au faux. Ce qui n'est d'ailleurs pas sans installer la vérité grecque (ἀλήθεια) comme instance du questionnement. Douter ne serait plus alors la manifestation d'un refus du choix, mais l'exigence à une excellence, celle de l'autre côté du miroir. Il s'agit ici bien entendu ce que le processus de dévoilement peut permettre de saisir ou d'approcher. Il y aura à faire avec le désir, la jouissance, le manque et une parole à reconstruire au-delà des apparences du seul symptôme. Mais faut-il d'ailleurs douter de tout? Et peut-être même du doute en premier. L'acte du doute ne masque-t-il pas lui aussi un de ces quelques choses que l'individu ne semblerait pas prêt à appréhender dans l'immédiateté d'une confrontation première. La jalousie peut illustrer ce regard à porter sur le doute, comme quanteur d'une angoisse à la dépossession. Le questionnement, du doute au doute, peut nous mener à examiner la « traçabilité » de ces errances aux choix multiples. Et ce comme signifiant d'un traumatisme à la décision, non de l'objet, mais de « s'être sujet » qui s'installe dans l'affirmation, dans l'avancée et dans la rupture à la peur

de l'après. Choisir marque en quelque sorte la capacité projective à envisager la suite, l'après d'une fin de quelque chose. Il semblerait bien que seule la capacité à construire l'après, puisse créer les conditions pour pouvoir mener à terme un processus d'action, de réflexion ou d'implication relationnelle. Revenons un moment sur l'expression populaire, certes datée maintenant, mais tout de même significative du : « sans l'ombre d'un doute ». Cette locution semblerait nous mener sur la confirmation du dit doute. Mais autorisons-nous un instant une démarche de dévoilement. C'est sur l'ombre que peut porter notre attention, et sur sa présence ou absence. Qui dit ombre portée, stipule l'existence d'une source lumineuse inductrice d'ombre. Les conflits psychiques pourraient tout à fait prendre place au coeur de ce dispositif éclairant. Enlever l'ombre nous mènerait-il à supprimer le concept d'inconscient? Cela ne se peut pas. Il pourrait alors être question de ne considérer le doute que dans son entendement immédiat, de l'opposition entre deux items ou d'une hésitation à la décision, la détermination.. Mais comment ne pas vouloir, appliquer au doute la démarche du dévoilement.

La jalousie exprimée par un analysant marque le doute sur la fidélité, sur l'écart entre le partenaire du quotidien et ce qu'il aurait pu être à la lumière des représentations, des projections sur l'autre d'un idéal du moi. De quelle vérité serait-il alors question dans ce couple précédent? L'un trompe-t-il l'autre, est-il trompé? Se trompe-t-il en fait de doute? D'un doute sur l'autre à un glissement d'un doute à soi ou sur soi. Savoir le nom de l'amant, de la maîtresse peut satisfaire à cette mécanique mortifère de la suspicion, du besoin, pour ne pas dire désir de contrôler l'autre, faute de pouvoir s'appréhender soi-même. Et ce dans l'acceptation de l'impuissance, du manque. Le doute comme miroir du vrai porte la livrée de l'invitation à la démonstration, à la validation du vrai. Les mathématiques nous frayent un chemin au coeur de la validité de la vérité, en instaurant une assertion ou proposition qui est un énoncé auquel on peut attribuer la valeur vrai ou faux. (2) Les deux lettres, P, Q et les différents quanteurs qui vont les accompagner font invitation à une conceptualisation logique. Les assertions peuvent être vraies ou fausses. Revenons à la jalousie - P : Pierre trompe sa femme - Q : la femme est trompée. P et Q peuvent être vrais ou être faux. Si P est

faux alors Q sera aussi faux. Si ainsi Pierre ne trompe pas sa femme, celle-ci ne peut être trompée. Mais elle peut se tromper sur ses projections, sur l'image qu'elle a construit de l'homme. Ainsi, même si Q est faux, il peut devenir vrai, en dehors de l'assertion mathématique pure, sur le registre du doute à soi. Qu'est-ce qui a pu mener cette femme à se croire trompée? Nous aurions ainsi une nouvelle proposition : P' : le partenaire, comme autre - Q' : le partenaire (jaloux) comme manifestant.

P' sera toujours vrai, il sera toujours l'autre, et ce même avec un autre partenaire Q' sera toujours vrai, car toujours manifestant un quelque chose de lui (au sens de l'économie psychique)

Est-ce alors, une rupture de la logique par l'extinction du faux?

P' est l'autre, et ce d'autant plus qu'il existe sous cet aspect pour lui et pour autre-que-lui.

Q' est manifestant, mais la nomination de cet état implique la reconnaissance par le sujet de cette dimension.

Non-P', non-Q' auraient-ils ici un sens, tout comme le non-être pour Parménide?

Le fonctionnement psychique n'instaure pas une logique aussi rigoureuse et formelle que dans les mathématiques. Si le doute questionne, autant sur lui-même que sur son action projetée, la vérité nécessite la plus grande prudence quant à la nomination et à sa restriction de sens. Encore une fois, avec vérité, c'est le doute qui l'emporterait dans la course au dévoilement. D'un doute qui doute de lui-même, d'un doute comme miroir de vérité. Et ce avec toute la structure déformante que pose l'image inversée d'un miroir. Quand je crois distinguer, tant le doute, le vrai ou le faux, ne suis-je pas en fait en marche à une seule distinction, celle de mes représentations, de mes troubles. Le doute alors peut devenir le vecteur d'un acheminement à un autre regard de soi. Non plus en ce que je croyais ou pensais connaître de moi, mais bien tout au contraire, de ce que je ne pouvais pas voir. Car cet état était masqué par mes certitudes, mes croyances, mes aveuglements à la sécurité d'une vérité tranquille, car acceptable comme onguent des angoisses.

## ANNEXES

(1) - Pour savoir une chose, en effet, comme le disait Platon dans le Théétète, il faut avoir les conditions suivantes :

X sait que p, si et seulement si

-(1) : X croit que p

-(2) : p est vrai

-(3) : X est justifié à croire que p.

(2) Fragment de logique :

La négation : le « non ». L'assertion « non P » vraie signifie que l'assertion P est fausse.

On note aussi :  $\neg P$ .

La conjonction: le «et». L'assertion «P et Q» vraie signifie que les deux assertions sont vraies en même temps. On la note aussi :  $P \wedge Q$ .

La disjonction : le « ou ». L'assertion « P ou Q », qui est vrai si l'une au moins des assertions P ou Q est vrai. On la note aussi :  $P \vee Q$ .

L'implication : On peut considérer que les phrases suivantes ont le même sens :

- si l'assertion « P » est vraie, alors l'assertion « Q »est vraie,

- si « P » alors « Q ».

- P implique Q. On note«  $P \implies Q$ .

Une équivalence logique est la conjonction d'une assertion et de sa réciproque. On note «  $P \iff Q$  ».

«  $P \iff Q$  signifie ( $P \implies Q$ )et ( $Q \implies P$ ). Elle est vraie si P, Q sont simultanément vrais et si elles sont simultanément fausses.

$(P \text{ et } Q) \iff (Q \text{ et } P)$





